pancartes et un dolman d'officier maculé de sang, brandi au bout d'une perche. Dès que le cortège est passé, les coups de feu reprennent.

Les « Commissaires du Peuple » sont pris comme dans une nasse. Non seulement ils ne peuvent pas quitter la Chancellerie, de peur d'être lynchés, mais ils ne peuvent transmettre leurs ordres au reste du pays, car la poste, les télégraphes, les chemins de fer sont entre les mains des Conseils rouges. Ils ne peuvent même pas s'adresser à la population de Berlin, car la plupart des journaux et des imprimeries ont été pris d'assaut par les révolutionnaires, qui occupent les bureaux du *Vorwärts*[1], du *Berliner Tageblatt*, de l'*Agence Wolff*, etc. Un millier de membres du Parti Socialiste ont eu beau se masser dans la Wilhelmstrasse et aux abords de la Chancellerie, pour protéger « leurs » ministres et empêcher les Spartakistes de parvenir jusqu'à eux, Liebknecht n'en débouche pas moins un jour devant le bureau où ils siègent, à la tête d'une meute de fanatiques qui tendent le poing à travers les grilles du palais et crient : « Ce sont eux les traîtres, les sociaux-patriotes ! Nous pourrions dès aujourd'hui les enfumer dans leur tanière ! »

Sans doute le pourraient-ils. Ils ont tout ce qu'il faut pour cela : la presse, les transports, la majorité des Conseils de soldats. Il y a assez d'hommes dans les rues pour mettre rapidement sur pied les éléments d'une Armée rouge. Pourquoi n'en font-ils rien ? De Spandau à Neukölln, la foule n'attend qu'un signe pour se mettre enfin en marche, pour instaurer, comme en Russie, la dictature du prolétariat. Elle n'attend qu'un mot d'ordre pour substituer à l'ère trouble d'Ebert-Kerensky l'ère lumineuse de Liebknecht-Lénine.

Mais Ebert est plus que Kerensky, et Liebknecht beaucoup moins que Lénine. De sorte que l'on assiste, le 6 janvier, à un spectacle confondant.

« Ce que l'on vit ce jour-là à Berlin, écrit la *Rote Fahne*[2], fut probablement la plus grande manifestation prolétarienne de l'histoire. Nous ne croyons pas que le monde ait jamais vu, même en Russie, une démonstration collective de cette envergure. De la statue de Roland jusqu'à la colonne de la Victoire, les prolétaires étaient massés, au coude à coude. Leur multitude s'enfonçait jusque dans le Tiergarten. Ils avaient apporté leurs armes et brandissaient des drapeaux rouges. Ils étaient prêts à tout faire, à tout donner, même leur vie. C'était une armée de deux cent mille hommes, telle qu'aucun Ludendorff n'en avait jamais commandé.

« Alors se passa une chose inouïe. Les masses piétinaient, dans le froid et la brume, depuis 9 heures du matin. Et les chefs étaient assis on ne savait où, et délibéraient. La brume s'épaississait et les masses

1. Le *Vorwärts* était l'organe principal du Parti Socialiste et, par conséquent, du gouvernement.
2. L'organe du Parti Spartakiste (6 janvier 1920).

attendaient toujours. Midi vint, le froid et la faim augmentèrent. Les masses étaient malades d'impatience : elles réclamaient un acte, un mot, pour calmer leur attente. Mais nul ne savait lequel : car les chefs délibéraient.

« La brume devint plus dense et la nuit commença à tomber. Tristement, les hommes rentrèrent chez eux. Ils avaient voulu de grandes choses et n'avaient abouti à rien : car les chefs délibéraient. Ceux-ci avaient siégé d'abord au Marstall, puis à la Direction de la Police, où ils avaient repris leurs délibérations. Dehors, les prolétaires se tenaient sur l'Alexanderplatz, le fusil à la main, avec des mitrailleuses lourdes et légères. Dans la préfecture même on fourbissait les armes. Des matelots montaient la garde à tous les angles des corridors. Les antichambres grouillaient de soldats, de marins, d'ouvriers. Et, derrière les portes closes, les chefs délibéraient. Ils siégèrent pendant toute la soirée, et siégèrent pendant toute la nuit. Ils siégeaient encore le lendemain lorsque l'aube se leva. De nouveau la foule vint se masser le long de la Sieges-Allee, et les chefs siégeaient toujours : ils délibéraient, délibéraient, délibéraient à en perdre connaissance...

« Non ! ces masses n'étaient pas mûres pour prendre le pouvoir, sans quoi, de leur propre chef, elles auraient mis quelques hommes résolus à leur tête. Non point des bavards, mais des hommes d'action. Et leur premier acte révolutionnaire aurait été de faire irruption dans la Direction de la Police, pour obliger les chefs à mettre fin, une fois pour toutes, à leur verbiage inutile[1]. »

Pendant ce temps, sans perdre un jour, sans perdre une heure, les adversaires de la révolution agissent et prennent des décisions. Comme toujours, c'est l'État-Major qui donne l'impulsion ; et cette fois-ci il a trouvé l'homme qui répond à ses désirs : le bûcheron brandebourgeois Gustav Noske, le « gouverneur » de Kiel.

La deuxième phase de la révolution s'ouvre d'une façon presque identique à la première. Comme au soir du 9 novembre, Ebert téléphone au général Grœner pour lui demander son appui.

Mais les deux hommes qui se parlent ont beaucoup changé au cours des dernières semaines. Ebert se rend compte, à présent, que son indécision ne mène qu'à la faillite, que sa tendance innée à l'arbitrage et à la négociation n'a cessé de renforcer le pouvoir de ses adversaires. Maintenant que l'irréparable est arrivé, force lui est de convenir que la mort de mille, voire de dix mille hommes vaut mieux que la ruine du peuple tout entier. A ses yeux le triomphe du Spartakisme équivaudrait à l'instauration définitive du pillage et de l'anarchie. Aussi se tourne-t-il de nouveau vers le Grand État-Major.

1. Cité par NOSKE, *Von Kiel bis Kapp*, p. 69.